

ATELIER DE PHILOSOPHIE N° 29

Quinzième année – premier semestre 2011 2012

Individu et société en lisant Raffaele Simone et Bernard Stiegler

Présents : Josette, Florine, Claudine, Denise, Madeleine, Michèle, Claude, Gérard, Roger, Lionel, Sylvain, Jacqueline, Alain, Erik.

Séance de novembre : démocratie et asservissement

à partir d'extraits de *La démocratie en Amérique* de Tocqueville et du *Monstre doux* de R Simone

Ce qui a d'abord frappé les lecteurs, c'est la parenté entre les deux textes dont l'un est strictement contemporain et l'autre a presque deux siècles. Une question a donc traversé toute la séance, celle de savoir si l'asservissement dont il est question dans chacun des textes est bien de même nature, ou, pour le dire autrement, si l'asservissement contemporain est de nature politique, comme celui qui, selon Tocqueville, menace les sociétés démocratiques, ou s'il est d'une autre nature, plus difficile à nommer, économique peut-être.

Comment expliquer l'asservissement si actuel anticipé par Tocqueville?

De l'asservissement prophétisé par Tocqueville, on remarque vite qu'il est pour lui la conséquence de ce qu'il appelle l'égalisation des conditions, processus que l'égalité de droit, principe de la démocratie, met inévitablement en marche. L'idée que l'égalité puisse engendrer un pouvoir despotique heurte bien des représentations et provoque de vives discussions sur les causes réelles de l'émergence de ce type de pouvoir. Le diagnostic de Tocqueville n'est, en effet, pas contesté, chacun ressentant le poids d'un pouvoir omniprésent, asservissant quoique doux et tutélaire.

Ne serait-ce pas plutôt inscrit dans la nature humaine ? Des passions contradictoires : le besoin d'être conduits, l'envie d'être libres, favorisent selon Tocqueville l'émergence de ce type de domination dans une société démocratique. En effet, chacun éprouvant le besoin, infantile certes, mais apaisant, de déléguer ses responsabilités, est conduit dans une société égalitaire à confier ce soin à une instance impersonnelle, l'État, plutôt qu'à un chef, que ce pouvoir placerait au-dessus de tous les autres comme un maître. Ainsi, le désir d'être libre est-il satisfait à moindres frais, et de manière illusoire, personne ne commandant à personne. Ces passions, contradictoires à première vue, favorisent donc conjointement ce type de domination impersonnelle qui caractérise l'État.

Ne serait-il pas plus juste d'y voir un avatar de l'individualisme ? Plutôt que de l'égalité, la démocratie n'est-elle pas victime de l'égoïsme de l'homme contemporain ? Auquel cas, la démocratie serait menacée par l'individualisme. La discussion se fait vive. En effet, avant d'être une forme sociale d'égoïsme, l'individualisme est cet humanisme fondateur de la démocratie. Y aurait-il alors un meilleur régime politique que la démocratie ? N'est-elle que le « moins pire », voire un régime dont le présent conduit à désespérer ? Ou bien ne serait-ce pas l'individualisme au sens noble qui est menacé et court-circuité ?

Injonctions sociales et valeurs sous-jacentes

L'analyse du « monstre doux » par Raffaele Simone éclaire cette perspective. En effet, l'asservissement contemporain est plus social que politique et s'exprime en trois injonctions, très reconnaissables : consommer, se divertir, et rester jeune ! Or ces valeurs pervertissent la démocratie. Certes elles s'enracinent dans les passions engendrées par l'égalisation des conditions mais elles détournent les esprits des vraies valeurs démocratiques. Ce n'est pas la démocratie qui engendre les comportements « individualistes » de la société contemporaine, c'est la place accordée au commerce ou à l'économie au détriment du politique. Et si ce sont les valeurs que pose une société qui déterminent la conduite des individus qui la constituent, ne serait-il pas envisageable alors de proposer d'autres valeurs que celles de la société contemporaine ? Vivre ensemble, être solidaire, penser par exemple.

Il faudra donc creuser cette relation qu'entretient l'individu à la société dans laquelle il se construit et se demander si la situation contemporaine ne témoignerait pas d'un échec de l'individualisme.

Séance de décembre: Une société désindividuant ?

à partir d'extraits du *Monstre doux* de R Simone et d'*Aimer, s'aimer, nous aimer* de B Stiegler :

1 Consommation, suppression de l'individuation et violence (Stiegler)

La parole se centre en premier lieu sur un passage de B Stiegler : « *Un consommateur n'a pas le droit de dire je : un consommateur n'est plus ni un je ni un nous, car il est réduit au on : il est dépersonnalisé, désincarné, et ce, par principe et par structure. La consommation tend à faire se confondre le je et le nous, à annuler leurs différences et à les transformer de ce fait même en un on. L'organisation de la consommation – qui consiste à synchroniser les je au point de nier leurs différences et à les transformer, parce qu'un je est une diachronie, parce que je ne peux dire je que dans la mesure où mon temps n'est pas votre temps, est ce qui tend à annuler l'amour de soi, l'amour-propre. En effet, si ma singularité est annulée par la synchronisation de mon comportement, c'est à dire de ma consommation, avec le comportement des autres, ce qui permet la réalisation d'économies d'échelle industrielle, je suis progressivement annulé et, dans cette annulation progressive de mon je, je ne m'aime plus. Or, si je ne m'aime plus, je n'aime plus non plus les autres, puisque les autres ne sont jamais autre chose que le miroir de mon amour propre : c'est en cela que consiste le narcissisme primordial. Dès lors que je ne m'aime plus, et que je n'aime donc plus les autres, toute transgression devient possible : il n'y a plus aucune limite à mon action, ce qui signifie que mon action peut devenir passage à l'acte de la folie pure. »*

Les participants ont été sensibles à la force du raisonnement de Stiegler expliquant comment la domination de la consommation nous faisant désirer tous la même chose au même instant détruit les conditions d'émergence de sujets, annule les je, l'amour de soi, l'amour des autres et engendre violence et barbarie.

Le processus d'individuation, c'est à dire celui par lequel la personne devient autonome est court-circuité. Pour se construire il faut de l'altérité. Or la société de consommation mettant les mêmes contenus dans tous les esprits, supprime toute altérité. Tous les individus percevant les mêmes choses, ils n'ont plus rien à se dire. Donc ils se fondent dans un on indifférencié. Ils ne s'aiment pas et ne peuvent aimer les autres. Et s'ils n'aiment pas les autres, ils sont libérés de toute contrainte et peuvent leur faire ce qu'ils veulent. L'indifférence qui s'instaure autorise la barbarie.

2 Mise en spectacle par les média , indistinction du virtuel et du réel, effet de l'ordinateur (Simone)

Les analyses de Simone se référant à la société du spectacle, à la télé et à l'ordinateur, replacées alors dans le cadre proposé par Stiegler, y acquièrent unité et profondeur.

« *La mise en place d'une scène destinée à être regardée est ce que l'on appelle un "spectacle"... L'un des visages les plus singuliers de la modernité est vraiment cette incalculable dilatation de la vision, des choses-à-voir et des instruments pour voir et faire-voir... à des personnes désormais transformées en consommateurs-voyeurs [sans distance ni objectivité R S p 126-127]*

Conséquence : des événements sont créés avec pour seul but de les capturer en tant qu'images (de les photographier, de les filmer, de les reproduire, de les diffuser) et de les faire voir.... Nous sommes donc à un niveau intermédiaire entre le vrai et le factice : l'événement s'est réellement produit... mais... ne se serait pas produit s'il n'y avait pas eu de caméra pour le filmer.

L'ordinateur ne se limite pas à représenter des objets réels, mais crée des objets (virtuels et auditifs), soit en manipulant les représentations des choses réelles, soit en créant des choses inexistantes (qui semblent vraies). Il s'agit donc de représentations techniquement fausses, mais qui nous sont désormais si familières que nous les traitons comme si elles étaient vraies et réelles sans percevoir aucun écart. La distinction s'amenuise jusqu'à disparaître. De cette manière, le faux déborde dans le vrai, l'enveloppe et le dévore jusqu'à prendre sa place avec une complète autorité

ontologique. Quand on en est à ce point, le vrai - comme le remarque Debord - "est un moment du faux". [R S p118-120] »

La société du spectacle nous fait prendre le virtuel pour du réel et le réel pour du virtuel, ruinant toute capacité d'identification à autrui, condition d'une relation effective tant aux autres qu'à soi-même. Elle détermine tellement la représentation que nous nous faisons du réel que les images diffusées à grande échelle par les médias en tiennent lieu. Or ces images, par l'échelle de leur propagation tout autant que par leur fabrication, procurent à une masse de spectateurs la même perception du réel, standardisée à outrance. L'altérité nécessaire au processus d'individuation est donc mise à mal par la société du spectacle.

Exemple d'un événement mis en spectacle, mis en scène : l'attentat contre les Twin towers le 11 09 2001

Déréalisation ou standardisation du réel ?

3 Des initiatives venant résister à ce processus?

Les jeunes ne créent-ils pas des lieux favorisant l'altérité, l'individuation : phénomène des colocations, des solidarités de loisir, mouvement des indignés, réseaux sociaux... Remarquons par ailleurs qu'ils regardent moins la télé que les générations précédentes, l'ordinateur étant un média plus individué que celle-là.

De façon plus générale, le développement du mouvement associatif, l'émergence d'initiatives comme les SEL (système d'échanges locaux), AMAP (associations pour le maintien d'une agriculture paysanne) ne témoignent-ils pas de nouvelles solidarités engendrées par des situations où l'altérité a sa place, où l'individuation se développe ?

Peut-être, mais il ne faut pas rêver : ces phénomènes touchent des minorités. La masse des humains n'est pas concernée. L'individuation, nécessaire pour dépasser l'individualisme égoïste des sociétés contemporaines, reste sérieusement menacée.

Séance de janvier : des perspectives individuantes?

Les deux séances précédentes ont mis en évidence un processus désindividuant de perte du jugement, démultiplié par la puissance des technologies et des marchés, à quoi s'ajoute (c'est la première intervention) une espèce de désinformation indirecte : formatage des esprits, simplification à outrance, utilisation des mêmes experts qui ne montrent qu'une seule interprétation de la réalité (voir le film *Les nouveaux chiens de garde...*) Après ce diagnostic désenchanté on peut se demander s'il est possible d'envisager de véritables perspectives individuantes.

Pour Bernard Stiegler (entretien pour *l'Oeil* en 2011) la perte des savoir-faire, en particulier pour les travailleurs, entraîne une perte du savoir-penser qui définit le consommateur désindividué. D'où ces deux pistes pour résister:

Par le biais de l'art, dont le rôle est pour lui « d'intensifier l'individuation en produisant du discernement », il s'agit donc par une réelle appropriation des outils numériques, et par une information adaptée, de transformer, par un accès rendu plus facile, les consommateurs en amateurs, sinon en créateurs (musique, video, blog d'écriture ou de critique...)

Par le biais de l'éducation, puisque ces outils, par leur puissance à transformer notre perception et notre rapport au monde impliquent non seulement d'apprendre les modes d'emploi (en général, les jeunes générations le font plus vite que les autres), mais aussi d'apprendre ce nouveau rapport à l'écrit et à l'image, pour être formé contre le formatage indissociable de ces technologies, et des opérateurs qui les commercialisent. Car la véritable éducation démocratique se définit non seulement par les connaissances qu'elle transmet, mais aussi par la possibilité critique de les juger qu'elle cherche à développer chez ceux qu'elle instruit.

Piste qu'on retrouve chez Dany-Robert Dufour dans ses réflexions et propositions pour construire un individualisme altruiste (*L'individu qui vient... Après le libéralisme* 2011). Il s'agit bien d'un

travail de reconstruction comme l'indique le titre:

Ni l'individu égoïste du libéralisme, ni l'individu masochiste qui tend l'autre joue pour être giflé ne définissent le véritable individualisme, celui de l'individu libéré des pressions du collectif sans s'en exclure pour autant : l'individu altruiste c'est à dire sympathique et solidaire.

Ce concept se déduit logiquement, comme dans le paradoxe des prisonniers, et de manière raisonnée, du simple calcul des intérêts. L'individu accepte de construire avec les autres une société de droit où la loi sert à délimiter les libertés pour leur permettre d'exister ensemble, dans la tradition du contrat social de Rousseau de Kant.

D'où la nécessité de l'école pour diffuser cette "*morale non moralisatrice*" quand le maître, en enjoignant et en montrant comment penser par soi-même permet la construction de l'élève et le rend libre.

D'où l'importance de la culture, y compris populaire, pour donner des modèles de cet individualisme altruiste en littérature comme au cinéma.

D'où la nécessité aussi de l'éducation populaire, par le biais du tissu associatif, pour remédier à cette atomisation de l'individualisme libéral.

Car l'éducation familiale n'est peut être plus à même de transmettre ce socle de valeurs dans l'effacement actuel de la famille, dans laquelle souvent, les adultes, happés par les écrans, autant, sinon plus que leurs enfants, ne sont plus des adultes. Et ne le redeviendront qu'une fois ce(s) processus de reconstruction enclenchés.

L'éducation pour rendre possible cette reconstruction de l'individu, est à repenser dans un cadre plus large. D.R.Dufour, en annexe de son livre, propose un certain nombre de propositions concrètes sur le service public, l'inégalité, les industries culturelles, l'information, la dette et les marchés...

CR Jacqueline, Erik et Alain janvier 2012.

Y a-t-il des éléments du réel qui échappent à la raison ?

Ont participé à cet atelier : Patrick, Dominique, Emmanuel, Odile, Maria, Stéphanie, Jacky, Paul, Jean-Pierre, Serge. **Atelier animé** par Anne-Marie Sibireff et Jean-Marie Liegey.

1^{ère} séance (novembre 2011) Du tour de table préalable sur la question de cet atelier émergent des doutes : «*on espère que oui...*», déjà des réponses : «*évidemment, le désir et l'intuition échappent à la raison*» (mais ne nous hâtons pas de répondre avant d'avoir analysé la question) et des interrogations: *qu'appelle-t-on «le réel»? Le virtuel en fait-il partie? Qu'en est-il de la raison? A-t-elle toujours le même sens dans l'espace et dans le temps? Se présentant comme toute-puissante en droit, n'est-elle pas souvent impuissante en fait? Pourquoi?...*

Pour délimiter le champ de la réflexion, nous nous appuyons sur le texte d'A. Lalande, qui voit en la raison la capacité qu'a tout homme de *distinguer le vrai du faux, le pire du mieux* dans le registre de l'action et de *rendre compte* de ce qu'il pense et fait. En ce sens, il y a bien unité du projet et des exigences de la raison, mais diversité de ses champs d'application.

Jean-Pierre Vernant nous aide à répondre à certaines questions posées plus haut: la rationalité qui naît en Grèce avec la science et la philosophie constitue certes une *mutation mentale*, mais «*il n'y a pas d'immaculée conception de la raison : elle est fille de la Cité*». Par elle, les Grecs édifient une mathématique, mais, contrairement à ce qu'il en sera dans les temps modernes, ils ne l'utilisent pas dans *l'exploration du réel physique*. L'un de nous parle d'*auto-construction de la raison* au fil de l'histoire ; le groupe est d'accord avec cette expression. Mais n'est-il pas abusif de confondre *rationnel* et *scientifique* ? Au sein de la science, d'autres facultés que la raison sont à l'œuvre : l'imagination - notamment dans l'invention de l'hypothèse - l'intuition... Réciproquement, l'approche rationnelle de certains phénomènes comme l'art, la religion, l'inconscient ... n'est pas nécessairement scientifique.

Par delà sa limpidité première, le texte de Malebranche nous rend perplexes : l'auteur y affirme l'universalité de la raison, aussi bien dans le domaine théorique ($2+2=4$) que moral (*il faut préférer son cocher à son cheval*) et pense que *les Chinois voient ces vérités comme nous*. Mais cette conception, même si elle est normative et non descriptive, résiste-t-elle à la diversité des civilisations et des croyances, et même à l'examen de certaines de nos pratiques quotidiennes ?

2^{ème} séance (décembre 2011) «*La raison gouverne le monde*» a écrit Hegel. Comment peut-il l'affirmer de manière aussi péremptoire? L'intérêt du premier texte est de dépasser les oppositions tranchées (passions/raison, particulier/universel) qui sont, pour ainsi dire, des lieux communs de la philosophie classique. Hegel soutient que les passions sont «*des éléments de l'ordre du monde*», c'est-à-dire que, tout en paraissant *égoïstes et mauvaises* si on se place d'un point de vue moral (kantien), elles contribuent, à l'insu de l'agent, à faire triompher la raison dans le monde, l'histoire. C'est pourquoi «***Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion***».

Que penser de la formule citée plus haut «*La raison gouverne le monde*»? Hegel la présente comme un **présupposé**, qu'on peut essayer d'élucider en interrogeant le célèbre propos des *Principes de la philosophie du droit*: ***Ce qui est réel est rationnel; ce qui est rationnel est réel***. Comme certains le font remarquer, cette formule apporte une réponse dogmatique à la question de notre atelier: aucun élément du réel ne saurait échapper à la raison! Délire de l'hyper-rationalisme? Sacralisation de la raison? Méconnaissance de la condition humaine? Peut-être. Mais l'on peut aussi, en laissant provisoirement de côté les critiques, que nous réservons pour la 3^e séance, tenter de comprendre cet étrange propos hegelien, qui interroge le statut de la vérité. Si la question *Quel est le critère de la vérité?* reste sans réponse, comme Spinoza et Kant l'ont montré au sein de leurs problématiques respectives, c'est, pense Hegel, qu'elle est mal posée: elle présuppose un fossé entre la raison et le réel (qu'on entende par «*le réel* » ce qui existe empiriquement ou ce qui est vraiment, l'Être, l'Absolu. Ce fossé conduit, soit au mépris du réel empirique (idéalisme platonicien), soit à l'impossibilité pour la raison d'atteindre l'absolu (Kant). Pour sortir de l'impasse, Hegel essaie de penser l'interpénétration de la raison et du réel : le rationnel n'est pas idéal, mais réel. La raison

n'est pas seulement en l'homme à titre de faculté, mais dans les résultats de l'activité humaine (la culture). Elle se manifeste selon « *une richesse infinie de formes* ». Toute la question est de savoir si le **présupposé** hegelien est plus fécond que celui de la philosophie classique, s'il permet de comprendre « *ce qui est* », tâche même de la philosophie selon notre auteur.

Les textes 2 et 3 de Hegel, consacrés à l'art et à la religion, sont succinctement abordés comme des illustrations de « *la richesse infinie de formes* » de manifestations de la raison. Art et religion sont des figures de la rationalité, destinées à être « *dépassées* » par la philosophie.

Deux des trois textes de Kant proposés sont alors abordés. Pour lui, la raison s'assigne à elle-même des limites, en vertu de son pouvoir autocritique. L'entendement ne peut connaître que ce qui est objet d'expérience. La connaissance scientifique, ou expérimentale, est fondée en droit par la critique. En revanche, si la raison sort des limites de l'expérience possible, elle erre de contradiction en contradiction : il n'y a donc pas de connaissance métaphysique. Cette analyse conduit à la célèbre distinction entre **phénomène**, objet d'expérience, donc connaissable, et **chose en soi** ou **noumène**, seulement pensable, dans la mesure où elle n'est pas contradictoire. Ainsi, le déterminisme phénoménal ne contredit pas la liberté de la volonté, présupposée par la morale, car celle-ci se situe sur un autre plan. L'expérience montre clairement (2^e texte de Kant) que la raison n'est pas un instrument du bonheur, mais que sa finalité est tout autre : le devoir.

3^{ème} séance (janvier 2012) Dans le 3^e et dernier texte de Kant que nous étudions tout d'abord, il est question de ce que la raison ne peut démontrer, mais qu'elle doit postuler, une fois que l'on a admis que la loi morale a une valeur inconditionnée : chez Kant, il n'y a pas de fondement de la morale, c'est la morale qui est fondatrice de notre humanité. Il s'agit des **trois postulats** de la raison pratique : **l'immortalité de l'âme, la liberté, l'existence de Dieu**. La liberté nous semble la condition sine qua non de la moralité. Une discussion se noue autour des deux autres postulats : sont-ils ou non nécessaires à la moralité ?

Différentes perspectives critiques, plus ou moins sévères envers la raison, sont examinées.

Pour Pascal, la raison n'est pas seule capable de nous instruire : « *Les principes se sentent, les propositions se concluent, et le tout avec certitude* » « *C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison.* » instinct, sentiment, cœur connaissent par intuition. La raison doit, elle, lourdement procéder par déduction.

A sa manière, Kierkegaard prolonge cette tradition en affirmant que *l'existence ne se laisse pas penser abstraitement*. La tâche du chrétien, et tout particulièrement du prêtre est *d'endurer cette crucifixion de la raison*.

C'est à un autre point de vue que se place Merleau-Ponty dans son avant-propos à la *Phénoménologie de la perception*: « *revenir aux choses mêmes* » c'est revenir au monde d'avant sa mise en équation par la raison et la science, toujours réductrices : « *le monde n'est pas ce que je pense, mais ce que je vis* ». D'où l'intérêt de la phénoménologie pour l'art, qui rend visible un monde vécu/vivant.

Nietzsche affirme fortement son **perspectivisme** : il n'y a pas une vérité, qui serait le produit de la raison, mais une infinité de perspectives possibles sur le monde. Toute la question est de savoir si telle interprétation promeut - force active - la vie, ou bien - force réactive - la nie (ainsi le ressentiment). La raison n'est pas la faculté de l'universel, mais le résultat d'un rapport de forces. Ce qui se présente comme vérité rationnelle sacrifie de multiples autres interprétations. L'un des participants ressent fortement ce propos et trouve une analogie dans sa connaissance et sa pratique de la musique : dans un seul tuyau d'orgue et pour un seul son, l'infini des harmoniques se donne à entendre ;

Considérer que bien des éléments du réel échappent à la raison, en fait mais aussi en droit, ce n'est pas, nous semble-t-il, être l'ennemi de celle-ci, mais comprendre ou pressentir l'infinie richesse du monde et de nos facultés.

AG du 20 janvier 2012

Constat de retrouver quelques adhérents pour revenir à notre forme habituelle. Il a donc été proposé qu'en juin, chacun prenne une part de l'information pour la rentrée, en particulier en en parlant dans son entourage large, mais aussi en simplifiant le flyer, et en actualisant le site.

Concernant bilan financier et rapport moral, ils ont été adoptés à l'unanimité des présents.

Concernant le CA, ont été élus Lionel et Madeleine, en plus de l'actuel bureau (Anne Marie, Jacky, Alain) qui se trouve reconduit pour 2012. Mais Anne Marie a demandé à changer en 2013.

Jeudi 2 février, à 18h discussion autour du film *Les nouveaux chiens de garde*.

Suite à un contact de l'Imec en septembre, il a été décidé que, pour l'assemblée du 2 mars, les adhérents s'y retrouvent à 17h pour une visite des lieux avant les deux ateliers délocalisés pour l'occasion.

Jean Pierre Legoff, sociologue et philosophe, étudiant de Claude Lefort à Caen et condisciple de Marcel Gauchet, viendra nous parler du mal être français le vendredi 15 juin à la Bibli d'HSC.

Les deux ateliers choisis et votés pour le semestre à venir sont

Sur quoi fonder une décision morale?

Se libérer des passions tristes?

Le secrétaire.

DOCUMENT : Comment nous travaillons.

En 2007, pour les dix ans, les animateurs récapitulaient les principes essentiels de l'association :

L'Atelier de Philosophie d'Hérouville fête ses dix années d'existence. Il a toujours affirmé sa spécificité par rapport aux autres structures - existant en 1997 ou nées depuis - de réflexion philosophique dans l'agglomération. Cette spécificité tient à un ensemble cohérent d'exigences sur lesquelles nous nous étions mis d'accord au départ et qui, inclus dans les statuts, définissent son identité. L'Atelier de Philosophie est une structure :

- ouverte à tous ; où l'on travaille sur des questions choisies par le public ;
- où l'étude de la philosophie est assurée par des professeurs de philosophie, sans être un *cours* de philosophie. L'association a le statut *Loi de 1901*. Ses animateurs sont bénévoles.
- constituée de groupes restreints (les *ateliers*) d'une quinzaine de personnes au maximum, pour que la parole circule librement.
- L'étude d'un problème se poursuit pendant trois séances, c'est-à-dire trois mois consécutifs : il s'agit d'un travail suivi. Cette étude s'appuie sur des textes, sur toute la tradition philosophique, sans se priver des échanges entre participants.

Parfois certains de ces principes ont été mis en question. Par exemple : *ne serait-il pas plus simple que ce soit les animateurs qui proposent les sujets ?* Parfois leur mise en œuvre pose problème. Ainsi, naviguer entre le double écueil : *refus de faire un cours, refus de laisser libre cours à la spontanéité irréfléchie* n'est pas toujours facile. Ou bien : *où commence, où s'arrête la tradition philosophique* où nous puisons nos textes ?

Or, réunis en ce mois de juin 2007 et analysant avec 10 ans de recul le fonctionnement de l'association, il nous apparaît qu'il faut réaffirmer avec force le **caractère essentiel**, dans le travail de l'Atelier, **des textes philosophiques** : ils en constituent la colonne vertébrale. Bien utilisés, ils sont la garantie contre toute dérive, aussi bien laxiste que dogmatique. Ce sont eux qui, par leur diversité et la diversité des lectures et des lecteurs, rendent possible et même nécessaire une approche questionnante, philosophique, des problèmes.

La question retenue par les participants en assemblée générale, affinée avec eux par les animateurs travaillant en binôme, les textes lus chez soi puis étudiés et discutés ensemble en séance, tels sont les éléments qui constituent le centre de chaque séance.

Eu égard aux exigences formulées plus haut, voici les modalités de fonctionnement que nous avons retenues comme les plus pertinentes :

1) Les assemblées générales : octobre, février, juin.

Avant les séances de travail organiser le temps est essentiel. D'où, impérativement :

- Un ordre du jour, envoyé auparavant et que chacun puisse visualiser le jour même;
- Une répartition du temps entre les différents points ; attention notamment à ne pas refaire un atelier avec ceux qui étaient dans l'autre...
- Aux AG d'octobre et de février, une fois que les sujets des ateliers sont choisis et que tout le monde s'est réparti entre les deux groupes, ceux-ci se réunissent pendant une demi-heure : chacun fait part de ses attentes par rapport à la question retenue. On la cerne et on la formule si possible comme problème. En octobre, il n'y a pas de bilan et, en juin, pas de choix de nouveaux thèmes. L'AG de février est donc la plus périlleuse : la dernière étape, notamment, risque d'être escamotée. bre, décembre, janvier, puis mars, avril, mai)
- Les animateurs de chaque atelier se réunissent peu de temps après l'AG pour préparer les trois séances : trame globale et étapes, choix des textes, répartition des rôles (animer, prendre des notes, donner la parole, faire le compte rendu...). La trame est souple : la voie est laissée ouverte pour des orientations autres que prévues lors de la deuxième et de la troisième séances.
- Huit à dix jours avant chaque séance, ils envoient les textes à ceux qui ont choisi cet atelier. Les textes fondamentaux doivent être courts et peu nombreux. Ils sont lus et si possible étudiés par chacun chez soi. D'autres textes, éventuellement plus longs, sont simplement à lire. Les participants peuvent, eux aussi, envoyer ou apporter des textes courts, de brefs extraits d'articles...
- Une synthèse est rédigée par l'un des animateurs. En début de séance suivante, elle constitue un tremplin.

2) Le déroulement des séances ;

- Séance 1 : brève récapitulation de la fin de l'AG et énoncé de la problématique retenue. Séances 2 et 3 : à l'aide du compte rendu, point de la problématique où a conduit la séance précédente. Questions qui seront abordées au cours des deux heures.
- Tour de table (qui est tout le contraire d'une parole qui circulerait à vau -l'eau) : quelles réflexions ont suscitées les textes ? Quelles interprétations ? Quelles questions ? puis : quelles objections ? En quoi et comment ces textes nous font-ils (ou non) avancer par rapport au problème ? Cette manière de procéder nous semble la mieux à même de concrétiser les buts poursuivis par notre association : *promouvoir l'étude de la philosophie par un travail suivi et méthodique*. Au fil des ans, elle a été élaborée et affinée par tous ceux qui ont participé à l'Atelier. Il nous a paru utile de la formuler explicitement, pour nous et pour ceux qui prendront notre relève.

Jacqueline Crevel, Erik Laloy, Alain Lambert ,Anne-Marie Sibireff.

Discussion du 2 février au Café des Arts sur le film "Les nouveaux chiens de garde"

Présents : Denise, Erik, Madeleine, Michelle, Roger (auteur du compte-rendu).

Un constat: Le profil des journalistes est accablant. Les arguments de Christine Okrent font hurler, Yves Calvi se ridiculise devant un animateur qui le met devant ses contradictions, les raccourcis d'Alain Minc le discréditent et leurs pairs journalistes de l'establishment qui défilent au Cercle débitent des certitudes contredites la semaine suivante. Avec aplomb ils recommencent les mêmes erreurs et hélas restent crédibles au moins pour certains. Se posant en experts très compétents ils se font payer des prestations dans diverses conférences à des prix scandaleux. A la radio comme à la télévision ils sont un filtre de l'opinion et les éventuelles questions des auditeurs sont à peine écoutées ou minimisées. Pire parfois leur parole est une injonction à écouter et à croire leurs propos. Dans les émissions il faut la voix crédible et les idées conformes ! Ils imposent une "ligne" en vue d'un résultat. A écouter la majorité d'entre eux le spectateur du film et par extension

de toutes les émissions peut constater l'étonnante convergence argumentaire. Le système n'est jamais mis en cause. C'est tantôt la crise inévitable et sévère, tantôt la conjoncture peu favorable, tantôt la structure obsolète de l'économie, tantôt la faute des syndicats qui sabotent l'action du gouvernement, tantôt celle des travailleurs qui ne travaillent pas assez, tantôt... Ces chiens de garde infusent le poison, la désinformation avec la certitude d'être des experts. Oui certes ils le sont mais en soutiens infaillibles du système qui dévore l'énergie des travailleurs, déstructure les solidarités sociales et anesthésie l'opinion. Le Cercle, où affluent en rangs serrés, journalistes, politiques, économistes et autres affamés de dignité et considération, maintient très fermement "la ligne" avec bien entendu d'autres cercles moins prestigieux. Plus grave ils sévissent dans tous les médias contrôlés par les grands groupes financiers ou économiques et soutiennent leurs intérêts. Peu de place est accordée à la parole indépendante. Il suffit de comparer le temps d'audience accordé à une bonne dizaine d'entre eux : Atali, Godet, Lenglet, Dessertine, D.Cohen... N'y a-t-il pas de contre-pouvoirs ? Une certaine presse écrite diffuse une autre forme de pensée et d'autres informations : l'Humanité, Le Monde Diplomatique, la Croix (un peu), mais elle reste confidentielle par rapport au flot déversé par les médias dominants animés par les chiens de garde. Le groupe des économistes "atterrés" reste inaudible car trop confidentiel : les Lordon, Naudy ...où les voit-on et les entend-on ?

Alors ? Le film est-il une manipulation ? N'y a-t-il pas des journalistes et experts susceptibles "d'être sauvés" ? Duhamel, Joffrin, Huertas, Mermet ... Cette question perfide n'a pas appelé de réponse. Trop évidente. Comment faire face ? D'abord en étant lucides, critiques et vigilants.

NB : Dire que le capitalisme encourage la mondialisation est un euphémisme. Il l'a toujours soutenue. D'abord en soumettant le Tiers-Monde (par la colonisation) d'abord pour écouler les produits de l'ère industrielle et maintenant en l'utilisant (il faut favoriser son développement) pour justifier les délocalisations et surtout produire à bas coûts. Et vendre les produits dans les pays riches où se trouvent les principaux marchés. Aujourd'hui le capitalisme juge trop élevés les salaires des pays développés pour dégager les plus values nécessaires à son développement. Au contraire les salaires des pays en "voie de développement" selon l'expression à la mode le permettent. Il faut donc transférer le travail dans les pays à faible coût de main-d'oeuvre. Système qui ne peut fonctionner qu'en conservant un niveau de vie moyen raisonnable dans les pays développés (conserver les marchés). Comment ? En favorisant, pour une minorité significative, les formations supérieures destinées à produire des biens à haute valeur ajoutée tout en maintenant un très gros volant de chômage pour faire pression sur les salaires sachant que l'indemnisation des chômeurs coûte moins cher au capitalisme que les bons salaires. En effet, c'est la collectivité qui paie les indemnités, les plans de restructuration, les plans sociaux qui ne sont rien d'autre que des licenciements secs. Vous aurez remarqué que dans cette évolution l'équilibre des échanges est en cours d'inversion. Les produits industriels viennent du Tiers-Monde pour une grande partie. Les produits dits nobles viennent toujours (mais pour combien de temps ?) des pays développés mais y font travailler de moins en moins de travailleurs. Jusqu'à quand ? Dans ce processus les solidarités s'effacent et la prolétarisation progresse. Chacun poursuivra sa réflexion s'il le désire ! *Les chiens de garde sont vigilants méfiez-vous !*

Roger Calmes